

Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE — 241, BD ST-GERMAIN, PARIS-7 — 551 34 14

SIGNIFICATION D'UN VOYAGE



Les mois qui viennent de s'écouler ont été marqués d'événements considérables pour le monde et pour notre pays.

Quel intérêt peut bien offrir, même pour les lecteurs de « Voix et Visages », le court voyage à Genève de quelques dizaines d'anciennes déportées et internées ?

Sans doute s'agit-il d'une de ces rencontres fraternelles qui comptent dans la vie de notre petite association, qui mettent du réconfort et de la joie dans la vie souvent difficile de nos camarades. Mais aussi nous venions témoigner, après presque trente ans, de la reconnaissance que nous éprouvions toujours pour ces femmes et ces hommes qui nous ont aidés en Suisse après l'épreuve de la déportation. A leur amitié désintéressée répond encore aujourd'hui la fidélité de la nôtre. Et ceci n'est pas si banal dans un monde qui oublie vite. Ces médecins de Lausanne ou de Fribourg qui nous ont montré avec tant d'émotion les listes de leurs malades en 1945, 1946, inquiets d'apprendre ce qu'était devenue chacune d'entre elles, ne s'attendaient certes pas à ce que nous venions les remercier ; ni ce couple, qui récoltait les machines à coudre pour l'atelier de la rue Würtz et les apportait parfois sur son dos ; ni ceux et celles qui nous abandonnèrent pour des mois leurs maisons ; ni ces convoyeurs de la Croix-Rouge qui risquèrent leur vie pour nous ramener à la liberté... Tous ces actes ont été accomplis avec un parfait désintéressement, et les Suisses qui furent généreux pour les déportées s'estimaient, disaient-ils, trop heureux de faire quelque chose pour ceux qui avaient lutté contre l'oppression hitlérienne dont eux-mêmes avaient été préservés.

(Suite en page 2)

Rencontre interrégionale de Genève, les 8 et 9 juin

Comme chaque année, les premières heures de la rencontre interrégionale sont ponctuées par des exclamations et des embrassades. En quelques minutes l'atmosphère cordiale est créée, qui sera la nôtre tout du long de notre séjour.

Séjour que Noella Rouget et son équipe, les Suisses accueillants et un soleil sans éclipse, ont rendu particulièrement attrayant.

Il a commencé le samedi matin par la visite de la Croix-Rouge internationale.

Son président, le Pr. Eric Martin, nous parle de son origine, qui remonte à 1863, date à laquelle le philanthrope suisse Henri Dunant, bouleversé par la condition lamentable des blessés de Solferino, décida de créer dans tous les pays des organismes qui viendraient porter secours aux blessés sur les champs de bataille.

Le Pr. Martin retrace alors l'œuvre de la Croix-Rouge depuis sa fondation jusqu'à nos jours. Geneviève Anthonioz le remercie de son accueil et complète son remarquable exposé (qu'on lira plus loin)

en évoquant le dévouement inlassable, voire l'héroïsme des membres de la Croix-Rouge. Elle raconte l'anecdote, pour nous si bouleversante, qu'elle tient de Carl J. Burckhardt, président de l'organisation pendant la guerre. M. Burckhardt avait fini par obtenir, en mars 1945, de Kaltenbrunner l'autorisation pour un délégué d'entrer dans un camp. Cette autorisation lui avait été accordée à condition que l'envoyé consente à rester dans le camp et vive notre vie jusqu'à la fin du conflit. Il avait donc réuni les délégués pour demander s'il y avait un volontaire parmi eux et, profondément ému, il avait vu toutes les mains se lever.

Geneviève met l'accent sur le message d'espérance que les camions libérateurs avaient apporté avec eux et elle rend grâce aux Suisses de ne jamais trahir leur vocation d'humanité.

Le film du centenaire illustrant l'histoire retracé par le Pr. Martin nous rend plus palpable encore l'action de la Croix-Rouge sur tous les fronts où la misère est à assumer.



Le palais de l'O.N.U. et, au fond, le mont Blanc

40 8 4616

45 millions de fiches

Conduites ensuite par Mlle Tombet, directrice de l'Agence centrale de recherches de la Croix-Rouge internationale, nous allons visiter le fichier, merveille de classement et d'ingéniosité. Pour grouper tant de renseignements sur des êtres séparés du monde, il a fallu se livrer à une prospection minutieuse et fort intelligemment menée.

A la section « Déportés », plusieurs d'entre nous ont retrouvé leur nom sur des registres et ont photocopié des cartes mentionnant les démarches faites par leurs familles. Nous avons constaté que les fiches des N.N. ne comportaient pas de numéro, et deux de nos camarades ont retrouvé la date exacte du décès de leur mère et de leur frère dont elles n'avaient jamais été informées avec précision.

Cette Agence centrale de recherches, après un siècle de labeur ininterrompu, aligne 45 millions de fiches. Une des



Une partie du fichier

grandes difficultés de ce travail est l'homonymie. On compte, par exemple, 40.000 prisonniers coréens du nom de Kim, autant de Smith et 2.000 Jean Martin.

Revenant vers le buffet joliment préparé, nous prenons un rafraîchissement devant un mont Blanc qu'aucune brume ne cache, ce qui n'est pas si fréquent.

Visite à l'O.N.U.

Puisque nous sommes ici au centre de réunions internationales, nous allons visiter le Palais de l'O.N.U. impressionnant par sa taille : il loge 900 fonctionnaires, sa façade est plus longue que celle de Versailles, la salle des conférences est plus grande que celle de New York, son insonorisation est parfaite, la terrasse surplombe le lac dans un cadre magnifique.

Notre temps est malheureusement limité, et nous prenons congé avec regret de M. l'ambassadeur Fernand-Laurent, délégué à la Mission permanente de la France auprès de l'Office des Nations-Unies à Genève, qui a organisé pour nous

cette matinée et nous y a accompagnées avec beaucoup de sollicitude et d'amitié.

Le déjeuner aux Eaux-Vives

Nous rejoignons les cars, qui traversent la ville : au passage nous voyons le Bureau international du travail, l'École d'Hôtellerie, le nouveau Centre de la Météorologie et l'ancien bâtiment de la S.D.N. avant d'arriver aux « Eaux-Vives » où nous sommes accueillies par des personnalités suisses, plus particulièrement genevoises, et françaises.

Le président de l'Etat de Genève, M. Gilbert Duboule, M. Raisin, maire de la ville, M. Dufournier ambassadeur de France à Berne, M. Claude Michel, ministre plénipotentiaire chargé du consulat de France à Genève et M. Joret des Closters, consul général adjoint, ont bien voulu se joindre à nous, avec ceux de nos amis qui avaient, en 1945, tant fait pour les lamentables rapatriés que nous étions. Nous avons donc eu la joie de retrouver Mme Thorel, Mme Voluter de Lorient et le Dr Balissat.

C'est dans une ambiance euphorique que nous avons partagé un déjeuner fin et excellent avec les membres de la Société d'entraide de la Légion d'honneur. En effet, leur réunion annuelle devait se tenir à la date que nous avions choisie, et il avait été convenu que nous mèlerions nos tables dans cette belle salle, devant de beaux arbres et une remarquable vue sur le lac et sur la montagne. Leur présence a donné à notre repas un ton et une gaieté que leurs voisines ont souvent appréciés. Leur président, M. Renard, a eu la délicate attention d'offrir des fleurs, que nous avons portées au monument aux morts, et la générosité de faire don à l'A.D.I.R. d'un chèque substantiel en francs suisses.

Au dessert, notre présidente remercie dans les termes que vous devinez de l'accueil qui nous est fait et traduit notre reconnaissance envers tous ceux qui sont venus nous arracher dans les camps à l'horreur du moment et qui nous ont recueillis, soignés et rendus à une vie plus humaine.

M. l'ambassadeur de France s'associe alors à ce message de gratitude avec d'autant plus de chaleur qu'il était lui-même concerné en la personne de sa sœur, Denise Dufournier, notre camarade, plus connue sous le nom de Bella. Il rappelle aussi comment, dès son retour, Geneviève avait pris son bâton de pèlerin pour aller de ville en ville faire appel à la générosité suisse, sachant qu'elle trouverait un écho dans le cœur helvète.

M. Duboule, à son tour, prend la parole, remercie Geneviève et met l'accent sur la vocation d'entraide de la Suisse. Sa neutralité, qui la préserve des drames sanglants fait d'elle le siège international de la paix dans un siècle où la violence prime et se généralise. Il développe ce

thème de la brutalité, avec les prises d'otages, et de la barbarie qui s'étend avec des moyens de plus en plus efficaces, et de la nécessaire lutte pour la dignité humaine, à laquelle la France se doit de participer.

Une charmante réception

Et nous voilà de nouveau dans les voitures, où de petits cadeaux-souvenirs sont distribués par la section de Suisse. Nous traversons la ville et ses jardins où triomphent les roses (il y a 14 parcs à Genève) et nous suivons le long du lac la route qui mène à la propriété du prince Sadruddin Aga Khan, oncle de Karim et haut-commissaire des réfugiés à l'O.N.U. C'est d'ailleurs à ce titre qu'il nous a invitées, et nous n'oublions pas qu'il a obtenu pour les apatrides les indemnités allemandes et que plusieurs

Signification d'un Voyage

(Suite de la page 1)

Au cours de notre visite à la Croix-Rouge internationale nous avons mieux compris aussi l'action souvent méconnue du C.I.C.R. Un livre paru récemment* montre les tentatives multipliées par ses délégués pour essayer de pénétrer dans les camps de concentration et le refus absolu de Himmler jusqu'à ce que, enfin, dans les derniers mois de la guerre, soient menées à bien les ultimes négociations qui ont permis à beaucoup d'entre nous d'être libérées.

En pénétrant dans les locaux de l'Agence centrale de Recherches, où sont classées les fiches de tous ceux qui, depuis 1864, ont été l'objet de démarches de la Croix-Rouge, nous avons pu mesurer un peu la poursuite tenace d'une tâche humanitaire — et qui devait pour réussir rester discrète — à travers les conflits qui ont déchiré le monde depuis un siècle. Ces dossiers (et souvent nous avons pu retrouver les nôtres) évoquaient, hélas, tant de souffrances et de larmes, mais aussi une volonté continue d'essayer de prévenir et d'alléger ces souffrances.

Ainsi, à travers ce court voyage, pouvions-nous éprouver ce qui fait le drame, mais aussi la grandeur, de la condition humaine : la violence, la haine qui tuent, asservissent, détruisent ; l'amour qui, inlassablement, aide, répare, reconstruit.

Pour des femmes qui, ayant subi l'expérience de la cruauté et du mal, sont encore unies aujourd'hui par un désir de s'entraider, une affection fraternelle, et qui n'ont jamais désespéré de l'homme, il y avait là un grand réconfort... « Interarma caritas » dit la devise de la Croix-Rouge internationale. Nos amis suisses ont prouvé qu'ils avaient reçu l'esprit de cette grande institution, née en 1863 dans le cœur de cinq citoyens genevois.

A. ANTHONIOZ.

* « Otages volontaires des S.S. », dont il est parlé plus loin.

11.10.44.WM EPCO 101.640
L'HERMINIER Marguerite
Née
Française
ancien domicile :
Déportée
Mle. 27459 Konzentrationslager HOLLEISCHEN bei Pilsen
Schdetsenland
dem.27.9.44.: Monsieur RUCHET Mme Jules LANGER
Chez le Dr. Forêt SAINT-AUBIN
FRANGLINS Vaud (Ct. Neuchâtel)
11.10.44.-acc.féc. en dem.rene. compl.
12. 3.45 : ac. réc. à Mme LANGER.

Fiche concernant Mme L'Herminier,
belle-mère de notre secrétaire générale

de nos camarades polonaises ou tchèques, aux U.S.A. ou ailleurs, en ont été les bénéficiaires.

Nous nous promenons dans un jardin idyllique entre des chênes, des cèdres, des saules, sur des pelouses impeccables, au milieu de fleurs diaprées et devant les petits canards de la pièce d'eau, avec la chaîne des Alpes pour fond de décor.

La princesse, dans une ravissante robe de mousseline blanche et bleue, longue et légère, nous fait avec son mari les honneurs de son domaine, nous dit que sa demeure est un ancien couvent, devenu résidence d'un prince de Savoie et que le rez-de-chaussée avait autrefois abrité un dépôt de sel dû à la gabelle. Elle est grecque et s'entretient avec Mme Delmas dans leur langue maternelle.

Nous exposons à notre tour ce qu'est notre association. Le prince tient à en connaître les origines et les buts. Sa femme et lui disent leur intérêt pour tout ce qui combat les excès et tente de sauvegarder la liberté et la dignité, en particulier pour l'organisation Amnesty International.

Aux rendez-vous du souvenir

A regrets, nous quittons des hôtes si charmants et un parc de conte de fées pour remplir le pieux devoir qui nous mène au monument aux morts pour la France, tant Suisses que Français.

Les Anciens Combattants sont là avec leurs drapeaux. Violette Rougier-Lecoq porte le nôtre en présence du consul général, de son adjoint, de Bernard Anthoiz et de son frère Pierre, ambassadeur à Cuba. Avec Noella, Geneviève dépose la gerbe et, tout émue, associe au souvenir de nos morts celui de son père, Xavier de Gaulle, consul à Genève au moment de notre retour, et qui avait, sans connaître encore le sort de sa fille, accueilli le premier train de Ravensbrück. Elle évoque aussi son mariage et les amitiés qu'elle a nouées dans un pays trop lié à sa vie personnelle pour qu'il ne lui soit pas très cher. Elle remercie enfin ceux et celles qui nous ont aidés en Suisse, soit au moment du retour, soit pour l'organisation et la vie de ces maisons de repos qui ont reçu plus de 500 de nos camarades. Un certain nombre d'entre eux (beaucoup, hélas ! sont morts ou retenus par l'âge et la maladie) ont accepté l'invitation du consul général de France et de Mme Claude Michel. Nous retrouvons dans les salons du consulat ces médecins, ces infirmières, ces directrices de maison d'accueil qui ont, autrefois, pris nos camarades en charge. Ce qui donne lieu à des retrouvailles touchantes. Celles des N.N. avec l'agent de la Croix-Rouge venu les chercher à Mauthausen, entre autres, est fort émouvante. Il a gardé une liste de ses « rapatriés », et ce témoignage a bouleversé plus d'une d'entre nous.

La journée du dimanche

Le dimanche fut une journée moins chargée, moins ensoleillée aussi, mais tout aussi joyeuse. Le matin, à Notre-Dame de Genève, la messe était dite pour les disparus par le père Jobelin, fonctionnaire international, plusieurs fois délégué du Saint-Siège auprès des organisations internationales, qui prononça une homélie de haute tenue.

A 10 heures, tout le monde se réunissait sur un bateau à roues nommé *La Suisse* pour le tour du petit lac. Nous avons longé les rives verdoyantes dans une lumière qui faisait ressortir la finesse des tons et les villages propres et bruns, dessinés sur fond bleuté.

Le déjeuner par petites tables, les unes sur le ponton aéré, les autres à l'intérieur, dans un cadre luxueux, était de bon aloi. Nous avons goûté à la fêra — poisson du lac — accompagnée de l'excellent vin clair des collines avoisinantes.

Avant de débarquer, nos camarades ont entouré Noella Rouget, Paulette de Schoulepnikow et nos amies de la section suisse qui avaient su faire alterner des visites passionnantes et d'agréables promenades, satisfaire notre curiosité, nos yeux et notre palais.

Geneviève, étant notre interprète, a associé dans ses paroles de remerciement aux Genevoises, M. Caneri, président des Français Libres, qui a apporté à notre déléguée l'aide de sa compétence et l'appui de ses amis.

Au Centre oecuménique

Sur le quai, les groupes se sont séparés, les unes reprenant le train, les autres

continuant le voyage par la visite du Centre oecuménique.

Grâce à M. l'ambassadeur Fernand-Lauré, nous y sommes fort bien accueillies et découvrons avec intérêt l'importance d'un mouvement qui groupe plus de 250 églises « confessant le Seigneur Jésus-Christ comme Dieu et Sauveur selon les Ecritures et s'efforçant de répondre ensemble à leur commune vocation pour la gloire du seul Dieu Père, Fils et Saint-Esprit ».

Depuis quelques années, l'Eglise catholique — qui n'en fait pas partie — a constitué avec le Conseil oecuménique des Eglises un groupe de travail, et le pape Paul VI l'a visité récemment. Des bâtiments importants où se trouvent une chapelle oecuménique et une grande bibliothèque permettent des activités religieuses, sociales, éducatives, culturelles où les problèmes de la justice, de la paix, du développement dans le monde sont abordés dans l'esprit de l'Evangile.

Jacqueline SOUCHERE.

Histoire de la Croix-Rouge

Quand Henri Dunant eut pris sa décision, expliqua le Pr. Martin, il fonda avec quatre Genevois le *Comité international de secours aux blessés*. Les Etats déléguèrent auprès de ce comité des représentants qui créèrent des associations de « secourables volontaires » qu'on appela par la suite Croix-Rouge, belge, suisse, française, etc. Un an plus tard, le Conseil fédéral suisse convoqua une conférence diplomatique groupant les plénipotentiaires de 12 Etats. Ils reconnurent neutres et, comme tels, protégés et respectés par les belligérants les ambulances, hôpitaux militaires et personnel sanitaire. Un signe distinctif fut adopté : la croix rouge sur fond blanc, autrement dit les couleurs fédérales intervenies.

Cet accord est universellement connu sous le nom de *Convention de Genève*. C'est ainsi que naquit le Comité international de la Croix-Rouge.

Dans les dix premières années furent fondées 22 sociétés nationales. Aujourd'hui, il y en a 113, tant en Asie qu'en Amérique et en Europe.

Leur répartition géographique ignore les divisions politiques : les deux Allemagnes, les deux Corées ; les deux Vietnams ont chacun leur Croix-Rouge.

Elles restent en étroite liaison avec le Comité international. Leur tâche est de soigner les blessés ou les soldats malades. En temps de paix, elles s'y préparent en formant un personnel qualifié et en acquérant le matériel voulu. Elles ont souvent ouvert la voie en fondant des hôpitaux, écoles d'infirmières, secours sur route, etc.

La Première Guerre mondiale leur a donné une extension considérable. Dès 1919, les épidémies qui font tant de victimes les incitent à se tourner vers les misères dues aux catastrophes naturelles.

Un Américain, Davison, les groupe en une ligue qui les rend solidaires et leur permet d'exercer une action de plus en plus efficace.

Il ne s'agit pas seulement de soulager les douleurs physiques mais aussi d'apaiser des angoisses morales.

En temps de guerre, militaire ou civile, le C.I.C.R. intervient auprès des gouvernements pour connaître les blessés, les prisonniers, les internés qui, dans des hôpitaux ou derrière des barbelés ne peuvent donner de leurs nouvelles et il essaie de faire la liaison entre eux et leur famille.

Suite page 4



Le parc des Eaux-Vives

Entre les deux guerres mondiales le Comité international avait proposé un texte pour protéger les internés civils, mais les Etats le refusèrent. C'est ainsi que les déportés dans les camps de concentration sont restés sans protection et que la Croix-Rouge, désarmée, n'a pu avoir accès à nos *lagers* que quelques semaines avant la fin des hostilités malgré quatre ans d'incessantes démarches.

En 1949, une conférence diplomatique a adopté le texte d'une nouvelle convention. Des règles précises protègent désormais les internés civils.

La force du C.I.C.R., conclut le Pr Martin, est son entière neutralité : raciale, religieuse ou politique. On s'étonne parfois de ne pas l'entendre protester contre des abus que notre époque multiplie. Elle évite ainsi de s'aliéner des gouvernements, de heurter des idéologies ; elle garde une liberté d'action et de mouvement plus efficace pour les individus.

Témoin l'exemple de la Grèce et du Pérou où la Croix-Rouge est le seul organisme humanitaire autorisé à rester sur place.

"Otages volontaires des S.S."

par Drago Arsenijevic.

Certes nous n'ignorions pas, lorsque nous étions à Ravensbrück, que la Croix-Rouge existait et qu'elle ne nous oubliait pas, comme en témoignaient les colis qu'elle envoyait — desquels une boîte de sardines échappait parfois au pillage — mais l'émotion me serre encore la gorge quand je pense aux grands camions

blancs qui nous attendirent dans le petit bois de pins tout près de Ravensbrück, en avril 1945.

La lecture du livre de Drago Arsenijevic ravive ces souvenirs, tout en mettant au jour les efforts acharnés que la Croix-Rouge n'a cessé de faire depuis 1935 — date connue de l'existence des premiers camps de concentration en Allemagne — afin de pénétrer dans ces enceintes impénétrables, prohibées, pour des raisons, hélas ! trop évidentes.

Ce livre met en relief ce combat inégal entre une force formidable décidée à écraser l'individu et cette institution humanitaire, ainsi que le courage, l'abnégation et la générosité qu'il fallut à quelques hommes, qui n'étaient pas concernés, si ce n'est par leur conscience pour essayer de faire échapper à la mort, alors que les exterminations nazies étaient en pleine action, des milliers de déportés.

Les négociations interminables avec les chefs de camps, leurs promesses jamais tenues, les risques énormes pris par ces hommes qui finalement réussirent à pénétrer dans quelques camps sans être sûrs d'en pouvoir sortir jamais, tout cela nous est rapporté avec la précision qui résulte d'une enquête approfondie, dans un style vivant qui rend encore plus présents ces moments tragiques de la fin de cette monstrueuse épopée, où tant de vies humaines ne tenaient qu'à un fil...

C'est à la Croix-Rouge internationale que revient l'honneur d'en avoir tant sauvé, et le livre de Drago Arsenijevic en est un témoignage qui servira l'Histoire.

D. Mac Adam CLARK.

vensbrück. Dès le verdict rendu, en avril 1947, je suis allée en Norvège chez Sylvia. J'y ai retrouvé Gerda, qui avait été libérée à la suite d'une déposition faite simultanément par Sylvia, Anna Weng, la blockova danoise du bloc II et moi-même (Gerda avait été incarcérée par les Anglais lors de la libération du camp de Ravensbrück). Il y avait aussi là une amie polonaise, Wlada Zukowska, qui vit maintenant en Australie.

Sylvia allait très souvent dans sa jolie maison de Drobek, au fond du fjord d'Oslo, maison qui datait des émigrés français de 1789. Dans cette demeure, de style Louis XVI, j'avais eu la surprise de trouver deux gravures de l'époque représentant Louis XVI et Marie-Antoinette.

Mais je veux surtout dire ce que Sylvia m'a laissé, ce qu'elle m'a appris. C'était une très grande dame, toujours aimable, sereine, ouverte à tout et à tous, un exemple pour tous. Dès son retour d'Allemagne, elle avait créé une organisation destinée à venir en aide à ses camarades norvégiennes, sans distinction de parti. Pour trouver des fonds, elle avait mis sur pied des serres où elle cultivait elle-même des plantes vertes. Pleine d'allant, elle y travaillait tout le jour et allait ensuite les livrer dans les grands hôtels... où il lui arrivait parfois d'aller dîner, le soir venu.

Je suis allée à plusieurs reprises en Norvège voir celle qui me nommait « sa fille française ». J'ai appris d'elle tant de choses, elle avait une telle conception de la liberté individuelle, une telle disponibilité pour écouter et conseiller, qu'il m'est très difficile d'imaginer que, si jamais je retourne en Norvège, elle ne sera plus là pour me souhaiter : « Velkommen ».

Violette LECOQ.

IN MEMORIAM

Sylvia Salvesen



Ma chère Violette,

Comme vous le comprenez, c'est la dernière fois que vous voyez ce papier à lettre de ma mère.

Mama a passé ces trois dernières semaines à l'hôpital de Croix-Rouge, et le 19 juin, elle a dormi pour toujours.

C'est ainsi que j'ai appris la disparition de Sylvia Salvesen, alors que nous nous apprêtions, mon mari et moi, après tant d'années, à aller la voir en Norvège.

Qui ne se souvient de sa petite silhouette stricte, derrière le Dr Treite et l'Oberschwester Marshall ? Première dame d'honneur de la reine Maud de Norvège, présidente de la Croix-Rouge norvégienne et femme du professeur Harald Salvesen, médecin du roi Haakon, elle avait osé dire au Dr Treite, lors d'un examen médical que son mari aussi était médecin, et certainement connu de Treite, qu'elle avait travaillé avec lui et pouvait rendre des services comme infirmière. Treite, d'abord outré de son audace, l'avait finalement embauchée. Aussitôt entrée au Revier, elle n'avait cessé d'aider ses camarades, subtilisant adroitement des médicaments et distribuant une partie des paquets qu'elle recevait de Suède.

Elle avait, dès le début de la guerre, perdu un de ses fils, âgé de 28 ans. Entrée dans un réseau de résistance, elle avait travaillé de toutes ses forces au rapatriement des pilotes anglais, les faisant passer en Suède, d'où ils regagnaient la Grande-Bretagne. Arrêtée, emprisonnée, déportée, elle devait arriver avec ses camarades norvégiennes au camp de Ravensbrück.

Ceux qui l'ont connue se souviennent de son grand cœur, mais ce que l'on sait moins c'est l'action qu'elle a menée avec le concours de l'infirmière allemande Gerda. Cette dernière eut le courage d'emporter de Ravensbrück une lettre adressée par Sylvia à un avocat norvégien de ses amis, prisonnier sur parole à Potsdam. Ce contact, qui s'étendit au recteur de l'université d'Oslo, également interné en Allemagne, devait aboutir finalement à l'intervention du comte Folke Bernadotte et à ses négociations avec Himmler pour la libération des prisonniers de Ravensbrück et de Mauthausen.

Je devais revoir Sylvia en novembre 1946, à Hambourg, où nous étions venues témoigner, elle et moi, au procès de Ra-

VIE DES SECTIONS

SECTION GIRONDE - AQUITAINE

Le 2 mars 1974, nous nous sommes réunies pour un déjeuner amical à Saint-Médard-en-Jalles, dans la banlieue bordelaise, autour de Ninette Streisguth qui quittait la Gironde pour prendre, à Chambéry, une retraite bien méritée. Quelques camarades de l'Amicale de Ravensbrück s'étaient jointes à nous.

Nous avons été reçues à la mairie par M. Bruneteau, conseiller municipal et époux de notre amie Renée, qui nous a fait aussi visiter le très beau Centre culturel de Saint-Médard. Nous avons passé une journée très agréable et nous espérons que Ninette en gardera un chaud souvenir.

**

Le 17 avril, au Centre Jean-Moulin, où nous accueillait aimablement Mlle Thieuleux, j'ai remis à Claire Barrière, de Ruch (Gironde), déportée de la Résistance, la croix de chevalier de la Légion d'honneur en présence des membres de sa famille et de nos amis de l'A.D.I.R.

Cérémonie très simple, mais combien émouvante pour Claire Barrière qui, malgré de brillants états de service a dû attendre si longtemps cette distinction bien méritée.

Ginette VINCENT.

SECTION DES ALPES-MARITIMES

Par décision du conseil d'administration du 18 mars 1974, Mme Anne-Marie Parent a été nommée déléguée de l'A.D.I.R. pour le département des Alpes-Maritimes en remplacement de Mme Javelot, et le conseil d'administration du 17 juin dernier a désigné Mme Odette Garnier, comme adjointe de Mme Parent.

LE THÈME DES CAMPS DE CONCENTRATION NAZIS DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

Dans un court article paru dans *Le Monde* du 25 février 1972 et intitulé : « Ecrire la déportation ; le sensationnel, avilissement du tragique », on pouvait lire ces lignes qui nous ont d'autant plus frappées qu'elles répondaient et répondent encore aux préoccupations de beaucoup d'entre nous : « Pour faire savoir ce que fut la déportation, pour la faire entrer dans l'histoire, il faut la porter à la connaissance. C'est ce que font les historiens. Il faut aussi, et surtout, la porter au langage. Seul le langage de la poésie donne à voir. Transformer le tragique en sensationnel, avilir le tragique au niveau du sensationnel, c'est faire disparaître la tragédie ».

Leur auteur, Cynthia Haft, qui est professeur assistant au Hunter College de l'université de la ville de New York, a repris et développé ce jugement dans une thèse importante, publiée en 1973 sous le titre : *The Theme of Nazi Concentration Camps in French Literature* (1).

Le livre mériterait une analyse détaillée qui ne rentre pas dans le cadre de notre bulletin. Nous nous contenterons de donner ici une idée de son contenu et de quelques points qui ont attiré notre attention.

Ce qui fait l'originalité de l'ouvrage, c'est à la fois qu'il a été écrit par une Américaine et défendu devant un jury américain, et qu'il marque un nouveau stade dans l'historiographie de la déportation. Il signale l'entrée de la déportation en tant que « thème » dans l'histoire littéraire.

L'auteur a accompli là un travail considérable dont elle s'est acquittée avec une conscience et une honnêteté remarquables, comme avec un grand souci d'authenticité. Elle a non seulement dépouillé une masse énorme de livres (700, précise-t-elle) sur le sujet, mais elle s'est documentée, afin de les interpréter, auprès d'historiens et de survivants des camps.

Son *Introduction*, un premier chapitre sur *Le Système des camps* (qu'elle remplace dans son contexte historique) et un dernier qui a pour titre *Mythe, symbole et transcendance* ont une portée générale. Dans les autres, elle a décrit en détail, étape par étape, l'expérience concentrationnaire subie par les déportés avec toutes ses répercussions psychologiques et physiques d'après les ouvrages qui lui ont paru les plus marquants, en illustrant son propos de nombreux extraits de ces ouvrages. Ce sont les chapitres intitulés : *Le Voyage, L'Arrivée et l'Initiation, La Vie au camp, La Libération et la Réadaptation à la vie normale*.

En appendice, des observations linguistiques avec un vocabulaire des termes employés par les déportés et une terminologie nazie, suivis d'une liste des principaux camps et de leurs commandos, et surtout d'une très copieuse bibliographie qui, à première vue, paraît aussi exhaustive que possible pour les ouvrages parus de 1945 à 1971, enfin d'un index.

Cynthia Haft a compris dans son étude aussi bien les livres écrits par des déportés, qu'elle range dans la catégorie des *témoignages*, (2) que des poèmes, des romans et même des pièces de théâtre. Elle en a exclu, volontairement dit-elle, les livres d'histoire proprement dits, distinction qui, d'ailleurs, ne s'explique pas

très bien, qui est peut-être valable dans le présent, mais certainement pas pour l'avenir : témoin la valeur littéraire que retrouvent Lamartine dans son œuvre historique, Michelet et même Jaurès aux yeux de nos contemporains.

D'autre part, les déportés survivants, qui sont d'une grande susceptibilité, d'une hypersensibilité même, à l'égard de tout ouvrage ayant trait à la déportation, s'étonneront peut-être de l'importance qu'elle attribue à certains livres écrits par des non-déportés. Ils seront peut-être d'accord avec cette opinion qu'elle cite : « La déportation m'a toujours semblé une expérience si totale, si incomparable que, ne l'ayant pas connue, je ne me suis pas crue autorisée à en parler dans mes livres (3) ».

C'est méconnaître le problème de la création artistique et littéraire, car un auteur de roman historique ne renoncera pas à écrire sur des événements auxquels il n'a pas assisté. Et, pour prendre un exemple relativement récent, aucun livre d'histoire ou de mémoire ne pourra recréer aussi exactement l'atmosphère de l'exode de Louis XVIII et des derniers jours de la Première Restauration que *La Semaine sainte*, d'Aragon.

Or Cynthia Haft écrit très justement : « L'important est que le thème des camps de concentration nazis entre dans la littérature, qu'on y pense, qu'on y réfléchisse, qu'on écrive à son sujet, qu'il demeure en même temps dans le domaine du sacré, que certaines formes littéraires l'adoptent sans le déformer et s'en pénètrent ».

Mais, également, elle met en garde contre diverses catégories d'écrivains, notamment ceux qui utilisent le thème de la déportation pour illustrer des principes sociaux ou politiques ou bien à des fins commerciales.

Elle insiste pour que les auteurs qui n'ont pas connu d'expérience la déportation « se limitent à des formes littéraires qui ne portent atteinte ni à l'authenticité ni à la vraisemblance ».

Les déportés lui sauront gré de se refuser « à utiliser des matériaux douteux ou dont on ne donne pas les sources ». Ils applaudiront à ces mots qui les touchent à un point sensible : « Vingt ans après (la libération des camps), certains écrivains (nous employons ce terme faute d'un plus exact) profitent d'une époque où la violence, le crime, le sang, le vol et l'horreur ont la vedette. Ils prennent Auschwitz comme un fondement de leur recherche du sensationnel. Ce sont ceux-là que nous jugeons odieux ».

» Certes, Auschwitz et tous les camps constituent des mines d'or de violence inépuisables à exploiter. Mais c'est là du « sang à la une » (4) - mais sa forme la plus grossière. C'est écrire pour faire du sensationnel et se servir des moyens les plus bas pour impressionner et attirer le lecteur. C'est rabaisser Auschwitz au niveau du fait-divers à sensation de mauvais aloi ; et nous estimons qu'il y a là un affreux exemple de commercialisation sur le plan littéraire : malhonnêteté et déformation des faits ».

Nous n'insisterons pas sur les chapitres que l'on pourrait qualifier de « descriptifs » ; ils n'apportent pas grand-chose de neuf à des lecteurs déportés et

paraissent, comme interprétation des textes, assez véridiques dans leur ensemble. Cependant on trouvera sans doute discutable l'affirmation suivante « ... le déporté, bien que désirant maintenir son identité... ne pas devenir partie au système nazi... ne pouvait généralement pas conserver une identité distincte... Pour vivre, il devait s'adapter à la morale qu'il voyait se construire au camp, jour après jour, par l'interaction des déportés eux-mêmes et leur interaction avec les *Proéminents*. »

L'auteur semble avoir un peu trop tendance à tirer, des textes qu'elle analyse, des conclusions générales. En effet, si nous avons tous et toutes passé par des épreuves semblables, chacun et chacune y a réagi à sa manière, selon son tempérament et sa nature intime. Cette tendance à la généralisation apparaît tout spécialement dans le chapitre *Mythe, Symbole et Transcendance*, où elle montre le mécanisme de la transformation d'un fait ou d'un ensemble de faits en *mythe* qui doit surpasser la réalité et qu'elle définit ainsi : « une recreation poétique et une transmutation d'une vérité profonde et significative. » Peut-être avons-nous plus de peine à la suivre sur ce plan philosophique et psychologique, car il est sans doute difficile à beaucoup d'entre nous qui avons vécu individuellement cette atroce aventure commune de faire une synthèse de nos états de conscience et de prendre de la hauteur ou même simplement du recul par rapport à une suite d'expériences dont nous restons cruellement marquées dans notre âme et dans notre chair.

Elle reconnaît néanmoins qu'aucun archétype ne peut être établi.

En conclusion, Cynthia Haft affirme : « Nous n'avons pas la prétention dans cette étude d'établir un palmarès des livres que conservera la postérité, mais, passant en revue les diverses catégories d'ouvrages sur les camps de concentration, nous avons espéré montrer les critères d'après lesquels on peut les juger et parfois, audacieusement peut-être, nous avons tenté de deviner ceux qui demeureront comme des œuvres d'art aux yeux des générations futures. »

On ne peut que souhaiter à cet ouvrage un aussi grand nombre de lecteurs que possible, anglo-saxons et français. On doit regretter pour les premiers que les nombreuses citations, fort bien choisies, qu'il contient ne soient pas traduites en anglais, car tel quel le livre convient plus à une élite intellectuelle, pour les seconds, on aimerait que le texte anglais soit un jour traduit.

Espérons qu'il se trouvera des traducteurs pour réaliser ce double vœu et des éditeurs pour les encourager.

Hélène MASPERO.

Une exposition à Lisieux

Sous la présidence de M. Bouard, membre de l'Institut et ancien de Mathausen, a eu lieu à Lisieux, au mois d'avril, une exposition sur la Déportation et la Résistance, inaugurée par le député-maire, le Dr Bisson. Plusieurs centres de documentation et les associations ont largement contribué à sa réussite en envoyant des témoignages inédits. Les jeunes ont été nombreux à venir et ont manifesté un véritable intérêt.

Notre camarade Mlle Bouffay et toute l'équipe lexovienne l'ont rendue fort attrayante et ont organisé des séances de projection de diapositives faites des dessins, peintures et sculptures que le thème de la déportation a inspiré à des artistes contemporains.

(1) Paris, Mouton, 1973.

(2) En français dans le texte.

(3) Lettre écrite à Cynthia Haft par Clara Malraux (4-3-70).

(4) En français dans le texte.

LE CONCOURS DE LA RÉSISTANCE

Comme tous les ans, des jeunes ont participé à ce concours dans les lycées et collèges. Le sujet cette année, était le suivant :

La France a été libérée il y a trente ans, en 1944. Que pensent les jeunes Français d'aujourd'hui du rôle de la Résistance et des jeunes d'alors dans ce grand événement historique ?

De Pascal Luneau, du C.E.S. Paul-Bert à Malakoff :

L'Europe entière est sous le joug nazi. Alors, de partout, dans ces peuples opprimés, de Narvik au ghetto de Varsovie, du Caucase au Vercors se lève, se dresse, s'étale, se répand, se révolte une force prodigieuse, une volonté de non-asservissement. Des hommes, des femmes, des enfants, des vieillards se mobilisent, s'organisent, se refusent à l'asservissement, combattant l'envahisseur dans l'ombre, ils créent la Résistance...

L'ennemi sera alors harcelé, dérouter, démoralisé devant un adversaire qui fuit, qui le détruit, qui l'immobilise, qui détourne ou fait sauter ses trains de marchandises, ses convois de munitions, ses armements... qui brouille ses informations officielles et qui lui en fournit généralement des fausses...

Malheureusement ces résistants payèrent un lourd tribut... Surpris, dénoncés, fusillés, sans compter les tortures abominables qu'ils avaient à endurer avant de se retrouver au pied d'un mur...

Sans la Résistance, tous ces partisans, ces F.F.I., ces F.T.P. de religion, de formation, d'idéalisme parfois contradictoires, mais unis pour une même victoire, un même sol une même patrie, le III^e Reich, fait pour durer mille ans n'eût peut-être pas été une utopie.

Sans les maquisards du Vercors qui immobilisèrent sur place des dizaines de milliers d'Allemands, les Alliés eurent-ils débarqué en Méditerranée ?

De Christian Nick, du lycée Joliot-Curie à Nanterre :

« Plutôt mourir debout que vivre à genoux », cette phrase résume quatre années d'histoire de France. La France dans une des périodes les plus noires qu'elle n'ait jamais connu. La lutte d'un peuple dans l'ombre, écrasé par la botte nazie. Une France déchirée, mais résolue face au joug de l'envahisseur.

Grâce à l'appel du général de Gaulle, le 18 juin 1940, une fraction du peuple a su soulever l'enthousiasme du pays. Car un peuple battu n'est aucunement un peuple vaincu. Cet exemple de courage, de volonté, de ténacité... ces sacrifices héroïques doivent être gravés dans la mémoire de tout Français digne de ce nom...

Grâce à l'unification des groupes de résistance, la France a pu se dresser, rassemblée face au fascisme... Cette unification permet à cinq doigts de former une main et à cette main de former un poing. Un poing multiplié par cent qui s'abat sur l'opresseur. Ces poings-là ce sont ces femmes qui rasant les murs avec un document sous le bras, ce sont ces groupes cachés derrière des buissons en attendant le convoi nazi. Mais dans ce poing il y a souvent un doigt malade, la dénonciation, qui guettait chacun de ces résistants... Combien d'hommes, de femmes, d'enfants sont-ils morts à cause du traître, à cause du lâche, à cause du renégat !...

Aujourd'hui, les jeunes de 18 ans de l'époque que l'on conduisait au poteau et qui gardaient la tête haute en chantant *La Marseillaise*... ces jeunes-là nous

ont fait connaître la Résistance et des jeunes d'alors dans ce grand événement historique ?

Parmi les nombreuses compositions, de valeurs diverses, nous avons glané deux copies d'élèves de 3^e qui ont été primées à juste titre et dont nous donnons ici quelques extraits.

Sans la II^e Panzerdivision bloquée à Melun, Leclerc eût-il pris Paris ?

Sans les trains d'armements lourds qui ne parvinrent jamais en Normandie, le 6 juin 1944 eût-il été un nouveau Dunkerque ?...

Quant aux jeunes qui, à cette triste époque, avaient mon âge (j'ai 16 ans), et qui participèrent activement à la libération de leur mère patrie, ils furent très nombreux. Ces gosses encore..., entraînés peut-être dans leur mouvement par un parent ou de leur propre initiative... emportés par leur ardeur qui est souvent une inconscience de la jeunesse.

Mais combien ne connurent pas leur premier bal, leur premier amour, que l'on est en droit d'attendre à cet âge !

Guy Mocquet, un simple nom de rue juste à côté de chez moi, sont-il nombreux les gens qui empruntent cette artère à savoir que c'était un jeune homme de bonne famille, plein de vie et d'entrain, résistant, fusillé par les Allemands alors qu'il avait 17 ans ?

C'est à des exemples comme celui-ci que je me dois d'avoir une profonde reconnaissance pour ce même pratiquement de mon âge qui, avec un décalage du temps, aurait pu être mon copain, mais qui, lui est tombé avec sur la poitrine une grande tache rouge qui, trente ans après, représente toujours pour moi la fleur de la Liberté.

avons leur souvenir marqué à jamais dans la mémoire. Ces jeunes qui ont montré les premiers aux autres que les nazis n'étaient pas invincibles en défilant des Champs-Élysées à l'Arc de Triomphe le 11 novembre 1940 à l'appel des mouvements étudiants... L'appel que ces jeunes ont lancé au peuple français fut largement entendu... Les jeunes se sacrifiant à la cause du peuple nous reviennent à l'esprit : les cinq martyrs du lycée Buffon qui, après des actions éclatantes dans Paris, se firent fusiller, les cousins Spartako qui connurent les moments les plus difficiles de la Résistance : ils avaient 18, 20, 21 ans ; ils se firent fusiller chacun dans une section différente de la Résistance, et tous les autres, anonymes, qui contribuèrent à la revanche finale... Vous tous, qui, grâce à vos qualités incomparables et à votre dévouement nous permettent de vivre dans une liberté démocratique... Toi, le jeune de 20 ans qui te réfugie dans le maquis pour échapper au S.T.O., toi, la fille de 19 ans qui court dans la rue avec un tract à diffuser sous le manteau, vous tous les jeunes de l'époque qui avez contribué à la victoire finale : Merci !

Avec les plus jeunes

À la demande de M. Métaux, professeur à l'école Normale annexe de la rue Boileau, j'ai été amenée à faire deux conférences sur la Résistance et la Déportation aux classes de 7^e et de 8^e, ainsi

qu'aux jeunes normaliens en stage à cette école.

Ce furent plutôt des causeries que de véritables conférences, présentées chronologiquement, à partir du moment où j'avais été mobilisée en 1939 dans la Croix-Rouge. Les enfants et les normaliens les ont suivies avec beaucoup d'attention et ont tenu à faire une exposition eux-mêmes sur cette période de notre histoire. Et tour à tour ils ont répondu aux questions qui leur étaient posées, moi étant présente pour éclaircir, le cas échéant, un détail qui leur semblait un peu obscur. Quelque temps après, j'ai reçu la lettre suivante :

LES ÉLÈVES DU COURS MOYEN DEUXIÈME ANNÉE :

Madame,

Nous vous écrivons pour vous remercier d'avoir eu l'extrême gentillesse de nous aider à comprendre l'une des plus belles pages de notre histoire. O combien nous regrettons de vous avoir fait revivre des heures pénibles ! Mais ces évocations nous étaient précieuses pour nous permettre de mesurer la profondeur de cette pensée : « Pardonne, n'oublie pas ! » Nous sommes très admiratifs devant tout ce que vous avez fait ; de vos visites nous retiendrons une grande leçon de courage et d'espoir.

Maintenant, il nous resterait à vous dire les mots qui sommeillent au plus profond de notre être... Mais nous savons que, déjà, dans nos regards, vous avez su lire l'amour de tout notre cœur.

Cette lettre si touchante m'a révélé toute l'importance que présente ce genre de contact avec la jeunesse. J'en ai parlé avec M. Michel Debré, que j'ai eu l'occasion, peu après, de rencontrer à la mairie d'Amboise, et à qui j'ai envoyé copie de la lettre. Sa réponse m'a prouvé qu'il partageait mon sentiment. « Cette lettre, m'écrivait-il, montre bien ce que pourrait être, ce que devrait être un bon enseignement de l'histoire et notamment de l'histoire que nous avons vécue. »

Violette ROUGIER.

CARNET FAMILIAL

NAISSANCES

Christian, petit-fils de notre camarade Mme FOISSAC. Toulouse, 4 mai 1974.

Alexandra, Chantal, Elodie, petite-fille de notre camarade Mme PARENT. Alfortville, 22 avril 1974.

Malvina, petite-fille de notre camarade Mme PÉRICHON. Paris, 16 mai 1974.

MARIAGES

Christine PETTE, fille de notre camarade Mme PETTE, a épousé Daniel RIGNON, Paris, 8 juillet 1974.

Patrice RÈME, fils de notre camarade Mme RÈME, a épousé Odile ROUSSEAU. Vauresson, 29 juin 1974.

DÈCÈS

Notre présidente Mme ANTHONIOZ a perdu sa belle-mère, Mme Xavier de GAULLE. Paris, 25 mai 1974.

Notre camarade Mme BERTHIER a perdu son gendre. Chambéry, 4 mai 1974.

Notre camarade Mme GUIGNARD a perdu son mari. Paris, 18 mai 1974.

Notre camarade Mme Marguerite MURA est décédée. Paris, 7 juin 1974. Nous ferons paraître un *In memoriam* dans le prochain numéro de *Voix et Visages*.

Notre camarade Mme SAUVAGEOT a perdu son mari. Le Perreux, 7 juin 1974.

Aurigny

Célébration du trentième anniversaire



Aurigny, en anglais Alderney, est une des plus petites des îles Anglo-Normandes, située à 8 milles marins du cap de la Hague. Telle une terre bretonne, elle est couverte de prairies, de fleurs sauvages, de sentiers bordés de genêts et d'ajoncs. De partout, on voit la mer.

C'est une île paisible, faite pour un bonheur calme, où de petites villas dispersées dans la nature ou groupées le long de vieilles rues pavées, à Sainte-Anne, le seul bourg de l'île, à l'aspect extérieur typiquement anglais, abritent les 1.500 habitants des Etats d'Aurigny.

Et pourtant, dès 1940, les Allemands, comprenant l'importance stratégique de ce territoire, l'occupèrent et en évacuèrent toute la population (sauf un irréductible). Pour la construction du mur de l'Atlantique, ils créèrent dans l'île un camp de concentration, commando du camp de Neuengamme, composé de plusieurs milliers de Russes (qui construisirent les routes), de Français juifs mariés à des aryennes, de républicains espagnols, d'Allemands de droit commun ou sociaux, de Nord-Africains, de trois Chinois et d'un Italien, qui connurent les conditions inhumaines des camps de déportés : humiliation, dénutrition, manque d'eau potable et épidémies.

Heureusement un ordre d'évacuation précipité, le 7 mai 1944, les sauva en grande majorité de la mort, et, au cours du voyage de Cherbourg à Neuengamme, la plupart des rescapés s'évadèrent. Les derniers, embarqués sur le *Minotaure* périrent noyés, une torpille ayant atteint le navire.

C'est en souvenir du 30^e anniversaire de la libération du camp qu'un pèlerinage particulièrement important cette année a été organisé par l'Amicale des Anciens d'Aurigny, avec le concours actif des Anciens de Neuengamme auxquels se sont joints les Fédérations et Associations de déportés et divers commandos. Pour ma part, j'y représentais l'A.D.I.R.

Le samedi 25 mai, nous nous retrouvions à plus de 300 dans un autorail spé-

cial à destination de Cherbourg. En filant bon train dans la Normandie verdoyante et fleurie, on avait du mal à imaginer les heures tragiques vécues par les villes que nous apercevions : Caen, Vierville, Lisieux, Sainte-Mère-Eglise et Cherbourg.

Après avoir été accueillis à la gare par les responsables et rejoint nos hôtels respectifs, nous nous retrouvons tous, place Général de Gaulle et défilons silencieusement à travers la ville derrière les drapeaux, entre une garde d'honneur assurée par les marins de la frégate anglaise *Penelope* et les fusiliers marins. Nous sommes accueillis par les autorités civiles et militaires devant le monument aux morts de la Résistance du Cotentin. Le Dr Hébert, compagnon de la Libération, maire de la ville, Maurice Azoulay, président de l'Amicale d'Aurigny et les fédérations de Déportés y déposèrent des gerbes, avant d'écouter le *God Save the Queen*, la *Marseillaise* et le *Chant des partisans*.

Un vin d'honneur nous réunit à l'hôtel de ville, dans un cadre artistique. Le Dr Hébert nous souhaite la bienvenue, et Maurice Azoulay évoque l'épopée des déportés d'Aurigny.

La soirée se termine par un banquet de 300 couverts au Sofitel, dans un joli cadre, tables fleuries et mets succulents.

Dimanche : départ à 7 h 30 pour rejoindre les navires à destination d'Aurigny. Certaines montent à bord de la frégate *Penelope*, d'autres sur les dragueurs de mines *Ariès*, *Cephé*, *Capella* et *Capricorne*, de la marine française. Mer calme, mais vent fort et frais.

A bord du *Penelope*, les marins anglais

nous font visiter par petits groupes leur bâtiment avec beaucoup de complaisance et de gentillesse ; un bon café ou thé nous réchauffe, et ils nous accueillent dans leur « carré ». Là, à grand renfort de gestes, (car peu de marins parlent français) nous évoquons les souvenirs des camps et saluons les exploits de la marine britannique, tandis que certains marins jouent aux cartes, que d'autres écoutent des disques ou grattent une guitare.

A l'arrivée, la mer est plus houleuse ; quelques perturbations au moment du débarquement pour atteindre le port, la frégate restant au large. Le transfert s'effectue par petites vedettes ou dans les légères embarcations de sauvetage, où les plus vaillantes, pas toujours les plus jeunes, ont trouvé place et sont quelque peu chahutées.

Accueil très chaleureux de la population de l'île qui nous transporte soit en cars soit en voitures particulières au monument au mort d'Alderney, où a lieu une cérémonie très émouvante.

Disposés en arc de cercle derrière le mémorial, les drapeaux flottent au vent, celui de l'A.D.I.R. tenu fermement par Suzanne Hugounenq. Le mémorial qui porte le nom de Hammond, son bienfaiteur, comporte des stèles anglaises, des stèles héraïque, russe, espagnole et françaises.

En présence des autorités officielles des « Etats d'Aurigny », du consul de France aux îles Anglo-Normandes, de toutes les personnalités venues de Cherbourg et des présidents des associations de déportés, des délégations de toutes les amicales déposent chacune un médaillon devant ces stèles, qui forment un véritable tapis de fleurs.

Après les allocutions des représentants des cultes anglican, israélite et catholique, M. Eblagon prend la parole au nom des déportés d'Aurigny, puis Mme Maria-Elisa Cohen, au nom de l'amicale d'Auschwitz, et le Dr Boucher au nom de Marcel Paul. Les enfants de l'île entonnent ensuite en français le *Chant des partisans* et déposent chacun leur petit bouquet. L'atmosphère est toute de simplicité et d'amitié.

On se dirige ensuite vers le buffet campagnard où l'on sert l'excellent thé traditionnel accompagné de sandwiches et de gâteaux savoureux, offerts par la famille Hammond, après quoi tous s'égailent dans l'île. Nous avons été personnellement prises en charge, grâce à Suzanne Hugounenq, par Mrs. B.A. Ireland qui nous fit faire le tour de l'île et rendre visite à la famille du consul de France, installée dans une forteresse moyen-âgeuse, admirablement aménagée dans un très beau site, et qui nous accueillit



Le mémorial

Le croquis qui illustre cet article a été exécuté par la sœur de Marguerite Flamencourt peu de temps avant sa mort.

Maisons de retraite

Nous avons déjà parlé des possibilités offertes au troisième âge, mais il y a six ans de cela ; le temps a passé, de nouvelles maisons de retraite se sont ouvertes et l'on en construit d'autres chaque année. D'autre part, nous vieillissons, et certaines d'entre nous, demeurées seules, envisagent de modifier leur façon de vivre, de manière à s'épargner de la fatigue et à éviter la solitude. Nous avons donc pensé qu'il valait la peine de faire une petite enquête dans différentes régions et nous avons demandé à nos déléguées de bien vouloir se renseigner et visiter les établissements qui existent dans leurs environs, afin de nous donner des indications plus personnelles que celles fournies par les prospectus.

Nous commençons dans ce bulletin par le Midi, notre amie Françoise Javelot ayant eu la gentillesse de répondre à notre appel et d'aller voir sur place plusieurs maisons. Le Midi est d'ailleurs particulièrement recherché par les retraités en raison de son climat. Voici donc le résultat de cette première enquête.

"Riviera I et Riviera II"

Parlons d'abord de deux résidences des Alpes-Maritimes, entourées d'un grand parc : Riviera I, près de Peymeinade, à 6 kilomètres de Grasse, et Riviera II, à Saint-Cézaire, à 15 kilomètres de Grasse. Dans l'une et l'autre, on peut acheter ou louer des appartements (il y en a une quarantaine), comprenant un studio, une kitchenette et une salle de bains avec w.c. On y apporte ses meubles et l'on peut prendre ses repas au restaurant de la résidence, ou, si l'on préfère, les préparer chez soi (le soir, par exemple). Le loyer est de 500 F par mois, plus les frais de gestion (850 F à Peymeinade, 600 à Saint-Cézaire). Ces frais couvrent l'entretien, le chauffage, l'éclairage, le service et les soins médicaux (infirmières diplômées et aides soignantes).

Le prix moyen d'un repas s'établit, boisson comprise, entre 10 et 12 F. Il faut donc prévoir le budget mensuel suivant (pour Saint-Cézaire) :

— loyer 500 + frais 600 + restaurant 350 = 1.450 F.

L'impression de Françoise Javelot est bonne. Riviera I, étant située sur la hauteur, jouit d'une plus belle vue, mais

il y a plus d'arbres autour de Riviera II. Les résidents sont en général des cadres retraités. Un service de cars assure la liaison avec le village, avec Cannes et avec Grasse.

Notons qu'il est possible d'inviter un parent ou un ami à faire un petit séjour.

Renseignements : 12, boulevard Carnot, 75006 Grasse et 67, boulevard Carnot, 75006 Le Cannet.

"Les Mimosas"

Construite en 1971 à Magagnosc, à 4 kilomètres de Grasse, elle compte 54 chambres à 1, 2 ou 3 lits, avec w.c., cabinet de toilette ou salle de bains, meublées ou non, à volonté.

Deux tarifs :

Tarif villégiature. Chambre particulière : pension complète de 66 à 70 F par jour selon l'étage. Avec salle de bains, de 72 à 76 F. Chambre à deux lits : de 62 à 66 F par personne.

Soins et régimes assurés par des médecins et des infirmières conventionnés.

La maison est fraîche en été, grâce à son altitude (350 m) et abritée des vents en hiver par la montagne, situation qui présente toutefois un grand inconvénient : on y accède par un chemin assez raide qui ne convient pas aux personnes marchant difficilement. F. Javelot conseille d'y faire un séjour d'essai de deux mois.

A partir du troisième mois s'applique le **tarif long séjour** :

- chambre particulière avec cabinet de toilette : de 60 à 64 F ;
- chambre particulière avec salle de bains : 66 à 72 F ;
- chambre à deux lits avec cabinet de toilette : 56 à 62 F ;
- chambre à trois lits avec salle de bains : de 50 à 54 F.

"La Moriquière"

Située à 80 mètres de Mouans-Sartoux dans un grand parc de 7.500 m², cette maison, plus rustique que les précédentes, peut recevoir 28 personnes.

Chambres très confortables à un, deux ou trois lits avec salle d'eau, douche ou salle de bains.

Surveillance médicale assurée par un médecin attaché à l'établissement, avec infirmiers et aides-soignantes.

Françoise Javelot a été accueillie aimablement par l'infirmière-directrice. Elle a l'impression qu'on essaie de laisser une certaine indépendance aux résidents. Mais il faut aimer la pleine campagne. Le chemin d'accès est assez plat, avec toutefois des ornières.

Un autocar passant tous les quarts d'heures assure la liaison avec Cannes et Grasse.

Conditions de séjour. Pension complète à partir de 58 F comprenant les deux repas, petit déjeuner, boissons, taxes et service. Prix spéciaux pour couples.

"La Bastide du Moulin"

La Bastide du Moulin, à Auribeau-sur-Siagne, à 9 kilomètres de Grasse, s'est spécialisée en gériatrie. La plupart des résidents sont des malades ou de grands handicapés qui prennent leurs repas dans leur chambre. Il y a une infirmière de jour, une aide-soignante de nuit et un kinésithérapeute dans l'établissement. La maison est d'une extrême propreté, et les malades paraissent bénéficier de soins attentifs. Naturellement, pour des personnes ingambes, l'atmosphère est un peu déprimante.

Les chambres sont à un, deux et trois lits. Chambre particulière : 70 F. Autres chambres : 55 F par personne.

"Passiflore"

Située en ville, à Cannes-La Bocca, dans un jardin, cette maison est dirigée par le fils du directeur de la Bastide du Moulin et gériatologue comme son père.

Mêmes remarques que pour Auribeau, sauf que quelques malades sont plus jeunes. Les dix lits sont actuellement tous occupés, mais une annexe, en cours d'aménagement fonctionnera à l'automne.

Chambres à deux lits avec cabinet de toilette et w.c. : 55 F par personne. Chambre individuelle : 70 F.

EXPOSITION FRANCE AUDOUL

Avant que la demeure de Watteau n'offre à nos camarades de la région parisienne le charme de son parc, elle avait permis à France Audoul de nous montrer à travers ses toiles et ses aquarelles, ce qu'avait été toute une vie de travail et d'imagination colorée. Nous ne pouvons plus ignorer qu'elle a de l'audace dans ses moyens d'expression et qu'elle traverse son temps sur un rythme vivant et bien à elle.

Ses paysages ou ses compositions, peu à peu, se dégagent de la réalité pure pour devenir le témoignage d'une sensibilité et d'une conception saine et joyeuse de la vie, car, même si le thème traité n'est pas toujours riant, la couleur franche, vive, harmonieuse lui apporte force et gaieté.

Nous savions d'ailleurs, par ce qu'elle avait été il y a trente ans, que France avait un caractère bien trempé ; elle le dit tout au long de ses œuvres grâce à un métier dont elle est parfaitement maîtresse.

Ce fut pour nous, une joie de la découvrir une fois de plus et de la sentir au milieu de ses amis approuvée, entourée et comprise.

J.S.

A. D. I. R.

241, Boulevard Saint-Germain
PARIS - VII

les bureaux de l'A.D.I.R. seront fermés pendant tout le mois d'août.

Le Gérant : G. ANTHONIOZ.

Imprimerie LESCARET. PARIS

Aurigny

(Fin)

très aimablement. Puis notre infatigable pilote nous reçut avec d'autres amis dans sa confortable maison, en nous offrant un thé à l'anglaise, c'est-à-dire excellent.

Vint le moment des adieux, particulièrement émouvant sur le quai inondé de soleil, tous les habitants vinrent nous dire « Bye-bye » ; tous en chœur reprirent avec les enfants de la chorale le *Chant des partisans*. Dans nos embarcations, les mouchoirs s'agitèrent, témoignages de touchante affection.

Au retour, à bord du *Penelope*, ce sont des amis que nous retrouvons, les déportés comme les marins. Ces derniers sont pleins de prévenances et, en souvenir de *Penelope* m'offrent un ruban de leurs bérets, lequel, posé sur mon béret blanc a beaucoup de succès. Dîner amical à Cherbourg au Sofitel.

Le lundi, retour par Micheline spéciale (des places dans l'autorail du matin ont été réservées aux portes-drapeaux afin qu'ils soient en mesure d'assister aux cérémonies prévues à l'Arc de Triomphe pour l'intronisation du président de la République.

Nous remercions les organisateurs, M. Eglagon, M. Merigonde et tous leurs collaborateurs qui se sont dépensés pour mener à bien cette rencontre qui restera pour nous un très beau souvenir.

Marguerite FLAMENCOURT.